

*Sabri Louatah*  
**Safari**



Flammarion | Versilio



Safari

## DU MÊME AUTEUR

*Les Sauvages*, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2015.

*Les Sauvages 2*, Flammarion, 2012 ; J'ai lu, 2015.

*Les Sauvages 3*, Flammarion, 2013 ; J'ai lu 2017.

*Les Sauvages 4*, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

*404*, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Sabri Louatah

# Safari

*roman*

Flammarion | Versilio

© Flammarion/Versilio, 2025.  
ISBN : 978-2-0804-6825-3

Je me promenais avec mon fils dans la serre tropicale de Lincoln Park, à Chicago où nous vivions, quand une tache noire est apparue au centre de mon champ de vision, me contraignant à ralentir pour chercher l'appui d'une rambarde. Je répondais machinalement, par des monosyllabes, aux interminables phrases interrogatives de mon petit garçon. Soudain, j'ai cessé d'entendre le son de sa voix. Mes mains affolées ne trouvaient plus sa tête nulle part. J'avais une très mauvaise vue, depuis assez longtemps pour me méfier de tout et soumettre Elliott, qui avait alors quatre ans, à une surveillance que beaucoup jugeaient excessive. Ils n'avaient pas tort mais j'avais tout autant raison, on n'a jamais fini, quand on ne voit rien, de surveiller ceux qu'on aime, or je n'aimais personne comme j'aimais Elliott. C'était le plus grand mystère de ma vie, à quel point je l'aimais. Je ne concevais pas de le perdre. Des

## SAFARI

visiteurs accouraient pour me porter secours. Leurs visages, mangés par la tache noire, m'ont prêté leurs yeux mais eux non plus ne voyaient rien, aucun enfant de quatre ans en parka jaune et bottes bleues aux alentours.

C'était l'hiver ; la première tempête de neige de la saison avait paralysé la ville, la rivière et le lac Michigan étaient gelés, les températures négatives en Fahrenheit. Je suffoquais dans la serre surchauffée, au milieu de cette jungle aberrante. En relevant la tête pour recouvrer la vue, il me semblait que la neige tombait à gros flocons dans la buée des vitres.

— Elliott, Elliott ! criaient les gens dans les allées.

Je voyais leurs bouches articuler le prénom de mon fils mais je ne les entendais pas. Je me suis effondré. Je ne sais pas combien de temps a duré cette perte de connaissance. Je me rappelle y avoir éprouvé une affreuse sensation de soulagement. Le pire avait fini par advenir, je n'avais plus à passer mon temps à le craindre. La tache noire grossissait, le monde visible ne serait bientôt plus rien, et c'est alors qu'une voix familière m'est parvenue aux oreilles ; plus que familière : c'était la voix de mon père, qui nous avait quittés vingt ans auparavant, et qui disait cette phrase dans ma langue maternelle, le français, que je n'avais plus jamais l'occasion d'entendre puisque ma femme était américaine et que j'avais choisi de ne pas l'enseigner à mon fils :



— Il faut être deux pour jouer à cache-cache !

J'ai d'abord cru que c'était lui, que c'était mon père. Je pense même avoir dit le mot *papa* avant de sentir des bras d'enfant, de mon enfant, qui m'enlaçaient le cou.

La tache s'est progressivement dissoute, me révélant le regard bleu d'Elliott et son museau froissé sur le côté, comme quand il savait qu'il avait dépassé les bornes.

La personne qui l'avait retrouvé avait au coin des lèvres un sourire qui me semblait sardonique mais qui ne l'était pas, pas plus que le pétilllement dans l'œil d'un inconnu croisé à l'étranger et qui vous dévisage en vous suspectant d'être un compatriote. De fait, il avait entendu mon accent en anglais et pensait sans doute contribuer à m'apaiser en s'adressant à moi directement dans notre langue :

— Il avait réussi à se glisser là, dans le virage, a-t-il précisé pour prévenir une réprimande excessive de ma part.

Précaution inutile : je ne grondais jamais Elliott.

— Il faisait quoi ?

— Il souriait.

— Qu'est-ce que je t'ai dit et redit un million de fois, Elliott ?

Je n'aurais, pas plus que lui, su répondre à cette question. Je lui avais dit et redit tellement de choses un million de fois.

## SAFARI

Son désarroi m'a fait de la peine. J'ai fermé les yeux pour embrasser sa nuque et me réinstaller doucement dans la réalité de notre vie d'avant la catastrophe, mais l'inconnu qui m'en avait sauvé continuait de parler et les battements de mon cœur se sont à nouveau emballés car sa voix ne ressemblait pas à celle de mon père, c'était *exactement* la voix de mon père, une voix que je n'avais plus entendue depuis deux décennies et qui resurgissait, intacte, dans la gorge de quelqu'un d'autre, il ne pouvait s'agir que de quelqu'un d'autre vu son âge, plus proche du mien que de celui qu'aurait eu mon père aujourd'hui.

Il portait une combinaison de sport North Face, aux pieds des New Balance trempées à cause de la neige. Il n'était pas blanc, mais je ne savais pas dire au premier coup d'œil ce qu'il était. Ses cheveux courts, noirs et brillants auraient pu coiffer la tête de n'importe qui ; il y avait quelque chose de l'Amérique centrale dans son profil, même si les traits de son visage à la peau mate, plus mate que la mienne, probablement noire, en vérité, évoquaient plutôt ceux d'un Afro-Caribéen. J'avais sans doute affaire à un super-métis qui serait ravi de me détailler le pourcentage de chacune de ses nationalités d'origine si je l'interrogeais, sauf que je ne songeais pas à lui poser la moindre question, j'étais sidéré, réduit au silence par le simple son de sa voix. Mon cas était,

## SAFARI

certes, particulier. Je consacrais une importante partie de mon activité mentale à ne surtout pas penser à mon père, disparu dans des circonstances mystérieuses, jamais élucidées, sorti faire son tiercé, un matin de janvier 2005, et n'étant jamais revenu. Or pour une fois ce n'était pas ma faute, pour une fois je n'avais pas replongé, cédé à la vieille impulsion, à l'appel du démon, et remis le nez dans les procès-verbaux des agents du pôle des affaires non élucidées, ou dans de fastidieux rapports d'enquêteurs privés qui n'avaient rien trouvé. Pour une fois c'est lui qui m'appelait et venait me chercher.

Comme mon père, son sosie vocal avait le débit de parole descendant des hommes qui détestent la couper aux autres. Ses voyelles ne trahissant aucune région d'origine, l'illusion ne se dissipait pas, la sensation de déjà-vu persistait au lieu de se briser au contact d'une syllabe prononcée de travers ou d'une diphtongue ratée. Son timbre et sa tonalité demeuraient absolument fidèles et identiques à mon souvenir de la voix de mon père, jusqu'au souffle à deux coups qui précédait certains de ses sourires. La qualité de mon ouïe, comme souvent chez les personnes à la limite de la malvoyance, était inversement proportionnelle à celle de mon sens le plus défaillant : je jouais de la musique, en amateur, je me rappelais des mélodies entendues trente ans plus tôt, identifiais systématiquement les propriétaires des voix de la radio, dès la première seconde. Je ne pouvais pas me tromper. Si je l'écoutais en fermant les yeux, je

revoyais le menton de mon père, ses joues, le ravin particulier qu'y creusaient le temps et les cigarillos, le grain bleuté de sa peau brune, et sa crinière, frisée mais blanche, celle qu'il aurait, qu'il avait – s'il était encore en vie – puisqu'il l'était encore, je le sentais, comme je ne l'avais peut-être jamais senti auparavant.

Dans un balbutiement émerveillé, j'ai demandé à l'inconnu si cette voix était vraiment la sienne.

Il m'a regardé comme s'il ne comprenait pas ce que je voulais dire, comme si personne ne pouvait comprendre ce que je voulais dire. Le silence s'est prolongé. Il était sur le point de repartir, d'emporter avec lui l'énigme de sa voix d'outre-tombe.

— J'aimerais vous remercier, ai-je tenté en prenant le risque de gâcher ce beau moment que nous étions en train de vivre.

Je lui ai demandé un numéro de téléphone, une adresse mail, qu'on reste en contact...

Il s'est frappé le front en disant *yo*, ce qui m'a donné l'impression qu'il était nettement plus jeune que ce que je croyais et que j'aurais mieux fait de lui demander son snap ou ses réseaux sociaux. Il m'a répondu qu'il n'avait pas de téléphone.

— Je ne savais pas qu'il y avait encore des gens sans téléphone.

— Non, je veux dire en ce moment. C'est une histoire marrante, d'ailleurs, je courais le long du lac...

## SAFARI

À sa façon de marquer une pause et de prendre son élan pour me livrer son anecdote, j'ai senti qu'il vivait aux États-Unis depuis au moins aussi longtemps que moi. Je me suis mis en pilote automatique, subjugué par les sons qui franchissaient ces lèvres étrangères, mais incapable de me concentrer sur ce qu'ils racontaient.

Il était de taille moyenne, mince, à l'aise dans son corps et gracieux malgré ses petits yeux éteints par la fatigue ou le souci d'éviter les miens, brûlant d'une ferveur inquisitrice. Quelqu'un que je n'aurais jamais remarqué dans la rue, le métro ou l'ascenseur, à moins que mon regard ne se soit par hasard attardé sur ses mains, lourdes de griffures et gonflées comme l'étaient celles de mon père à l'époque où il se levait aux aurores pour jeter du sel sur les routes givrées, après s'être fait virer de tous les emplois non qualifiés qu'on proposait aux hommes comme lui, sans qualification. En vérité, cette période d'activité au milieu d'une vie hantée par le chômage m'était aussi floue que sa pauvre silhouette à brassard fluorescent dans le blizzard. J'avais entendu une version alternative où il triait des produits surgelés dans un hangar frigorifique en périphérie de la grande ville la plus proche. Quelle que soit la raison de ses mains déformées, il ne s'en plaignait pas. Tous ceux qui l'avaient connu, dans mon lointain pays natal qui n'était pas le sien, s'accordaient sur un point : malgré son rapport compliqué

## SAFARI

au travail, mon père était quelqu'un de facile à vivre, c'est l'expression qui revenait toujours à son sujet.

Malheureusement, ce que nous avions si facilement vécu avec lui avait été tout aussi facilement effacé après sa disparition, et par elle. De notre passé commun, de cette forteresse de sable bâtie trop près du rivage, ma petite sœur et ma mère ne pouvaient rien me dire, rien me confirmer, la première à cause de son trop jeune âge, la seconde parce qu'elle avait interdit qu'on évoque l'existence de notre père à compter du jour où elle avait décidé, pour préserver sa santé mentale et la nôtre, qu'il ne s'était pas évaporé, qu'il n'avait pas été assassiné ou enlevé par des extraterrestres mais qu'il avait fui de manière délibérée, qu'il nous avait *abandonnés* pour refaire sa vie ailleurs, et qu'il fallait non seulement continuer sans lui, mais aussi détruire les traces de son existence parmi nous, vêtements, babioles, albums photo, cassettes audio, les vidéos de notre antique caméscope, y compris son alliance qu'il avait curieusement oubliée dans notre salle de bains avant de partir. Il ne me restait rien de mon père. L'image de ses doigts qui ne sentaient plus la morsure du froid flottait, délavée, dans le caniveau des souvenirs virtuels, et son visage devenait chaque année un peu plus vague que l'année précédente. Je savais de source sûre qu'il avait la passion du dessin, mais ma mère avait brûlé le contenu de son tiroir secret dans le buffet de la salle à manger,

## SAFARI

ses autoportraits, ses caricatures, ses croquis de notre insignifiante vie domestique, même les fioritures qu'il traçait au coin des factures et des relances d'huissiers en essayant de parlementer au téléphone. Tout devait disparaître et tout avait disparu. Sauf sa voix. Je m'en souvenais, de sa voix, la preuve : je l'entendais, pour de vrai, bien que ce qu'elle énonçait n'eût pour moi pas de sens : « Je m'appelle Gabriel », disait mystérieusement l'homme de cette voix, à quoi j'aurais peut-être osé répondre : « Non, je ne crois pas », s'il ne m'avait pas tendu sa grosse et pathétique paluche avant de me révéler avoir passé une heure à attendre son *date*, qui lui avait, de toute évidence, posé un lapin.

Nous avons échangé nos coordonnées et je l'ai regardé s'éloigner vers la sortie du bâtiment, d'un pas bonhomme et en même temps presque juvénile, il avait un peu cette façon de marcher des éternels adolescents rêvant de vous convaincre qu'ils vivent en autarcie et qu'ils n'ont pas besoin de votre validation, à vous et à votre monde d'hypocrites. Quand il avait fini par me donner son numéro de téléphone, en 312, un des indicatifs de Chicago, j'avais vu son regard se baisser, comme s'il était gêné de feindre son intention de me revoir. Qu'aurions-nous eu à nous dire de plus, en effet ?



Les jours suivants, il me semblait reconnaître sa silhouette partout, au supermarché, au détour de l'escalier de notre station de métro, California et Milwaukee, sur la Blue Line. Dans le centre-ville où nous nous promenions avec Elliott, je m'attendais à tout moment à ce que me fasse sursauter à nouveau sa voix, la voix de mon père, en retentissant dans mon dos, je ne l'imaginais jamais m'attaquer par le côté ou frontalement.

À chaque accalmie de la tempête de neige, nous allions marcher le long du lac Michigan. Emmittoufflés dans des doudounes de cosmonaute, nous portions des lunettes de ski à verres cylindriques et ne nous arrêtions jamais plus de quinze secondes pour observer les blocs de glace qui s'entrechoquaient à la surface. Je m'interposais entre Elliott et le rebord du quai, craignant qu'une bourrasque ne nous envoie dans l'eau gelée du lac, ou qu'un fou – l'Amérique

## SAFARI

n'était-elle pas remplie de fous ? – ne franchisse les hautes murailles de neige amassée sur le bas-côté afin de s'en prendre à mon petit garçon. Depuis l'incident de la serre, je redoublais de vigilance, au point d'attacher nos deux combinaisons avec une corde d'alpiniste lorsque nous nous aventurions sur ce somptueux bout de banquise étalé au pied des gratte-ciel, citadelle de verre et de glace fumante que nous contournions en suivant toujours le même itinéraire à partir de North Avenue Beach. Une passerelle souterraine nous amenait de l'autre côté de Lake Shore Drive où les rues, inégalement déneigées, scintillaient sous un ciel de cristal. Les bulbes dorés d'églises orthodoxes flambaient entre les tours de verre et les bâtiments de briques rouges et brunes, et des cheminées de calibres divers fumaient, par courtes volutes que le froid fauchait avant qu'elles n'aient eu le temps de se déployer dans l'air. Aux abords du Loop, sur la dalle des fameuses tours en épi de maïs le long de la rivière, parmi les silhouettes de drogués titubant sur la chaussée il y avait souvent à cette époque un homme qui ne bougeait pas, à cause de son mollet nu, démesurément gonflé ; on aurait dit une patte d'éléphant greffée au bas d'une jambe humaine.

Je nous revois descendant Wabash Avenue un matin, jusqu'à la rivière engourdie dont les glaçons coulaient sous les mailles rouillées du pont de métal. Au loin, des camions en file indienne transportaient

## SAFARI

des tonnes de sel dans leurs bennes à ciel ouvert. Le métro aérien serpentait parmi les immenses bâtiments en crachant des gerbes de stalactites et d'étincelles sur la route où nous passions, en contrebas. Elliott levait son doigt ganté à chaque flambée. Pour fuir les décors trop familiers de Millenium Park et le haricot d'Anish Kapoor, nous avions emprunté des contre-allées et des ruelles où la neige n'avait pas encore été déblayée. Nous nous y enfoncions, sûrs de nos tenues imperméables, moi jusqu'à mi-cuisse, Elliott jusqu'à la poitrine, et nous progressions comme des chasse-neige humains, en imitant des bruits de machine, jusqu'à ce que nous tombions, au pied d'un escalier de secours, sur un gros rat à demi enterré dans la glace, les pattes avant fichées sur le garrot comme des piquets, son petit corps entièrement gelé, jusqu'à la pointe de ses vibrisses que la mort avait rendues bleues.

J'ai pris Elliott dans mes bras et nous avons rejoint l'artère principale. Quand je lui ai demandé ce qu'il ressentait, comme le faisait ma femme diplômée de psychologie à chaque fois qu'il avait un problème, il a éclaté en sanglots. Je n'aimais pas la manière dont son visage se froissait quand il pleurait. La lumière s'est mise à changer, le vent polaire soufflait à nouveau, chargé de lourds flocons qui remplissaient nos empreintes sur le trottoir dès qu'elles avaient été creusées. Bientôt nos pas faisaient grincer la neige fraîche et je n'entendais plus pleurer mon enfant trop

## SAFARI

sensible, mon fils qui me ressemblait trop. Nous nous sommes réfugiés sous l'auvent rose et jaune d'un Dunkin Donuts ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je lui ai offert un chocolat chaud et un donut et nous nous sommes installés au comptoir collé contre la vitre. Parmi les rares passants qui se tournaient vers le tableau que nous formions, effrangé de rameaux de givre, palpitant comme un souvenir inoubliable en train de naître, un homme s'est arrêté pour nous dévisager. Il portait une cagoule intégrale et des lunettes à visière qui dissimulaient son regard et son nez, mais ses poignets à la peau noire étaient à nu à cause de son gant trop court, et je sentais qu'il me connaissait, ou m'avait reconnu. Elliott n'osait plus même souffler sur son gobelet fumant. Tu sais qui c'est ? m'interrogeait-il sans dire un mot (c'était le genre d'intimité que nous avions). J'ai répondu à voix haute que j'avais une petite idée... Mais pas le temps de finir ma phrase : dès que j'ai décollé une fesse de mon tabouret haut, l'intrus a déguerpi, m'obligeant pour la deuxième fois en une semaine à demander à Elliott de ne pas mentionner ce que nous venions de vivre à table.

Ma mère passait quelques semaines chez nous cet hiver-là. Depuis la naissance d'Elliott, elle traversait l'océan deux fois par an pour nous rendre visite. Ma sœur, pilote chez British Airways, leur permettait de voyager pour presque rien, elle et Danilo, le maçon à la retraite dont elle partageait la vie depuis quinze ans mais que seule ma sœur avait jamais considéré et présenté comme son beau-père ; pour moi, malgré l'affection très réelle que je lui portais, il était et resterait toujours Danilo.

Ils occupaient la vaste chambre d'amis au deuxième et dernier étage de la maison que nous avions achetée à Logan Square, juste avant la hausse des taux d'intérêt, grâce, notamment, aux thrillers que j'avais publiés dans les années 2010. Ma femme Chelsea, psychothérapeute spécialisée dans les problèmes de couple, rejoignait tous les matins son cabinet du centre-ville à vélo, me laissant seul avec Elliott

dont j'assurais l'éducation. Il n'avait jamais mis les pieds à la crèche à cause du Covid et nous avions préféré ne pas l'envoyer en maternelle. L'idée de le confier à d'autres adultes m'était pénible et je me sentais parfaitement capable de lui apprendre à lire et à compter. Ma mère ne comprenait pas ce choix. Elle et Chelsea s'entendaient très bien, au point de s'écrire tous les jours sur WhatsApp, en général au sujet de ce que je fabriquais avec Elliott, du temps anormal, selon ma mère, que je passais en sa compagnie. Ce flicage m'exaspérait mais je faisais mine de le prendre à la légère.

Chelsea, fidèle à son habitude, écoutait au lieu de préconiser. Elle jouait le *long game*.

La pratique de l'école à domicile était plus répandue de notre côté de l'Atlantique que de celui de ma mère. Là-bas, des mots comme *secte* et *endoctrinement religieux* venaient à l'esprit quand on apprenait que c'était moi et moi seul, le professeur d'Elliott.

— Les gens croient que tu es devenu super religieux, m'avait confié ma mère en arrivant à Chicago, et que c'est pour ça que tu ne veux pas scolariser notre trésor.

Quand elle partait à la pêche aux scoops avec ce genre de phrases, elle gonflait sa joue avec sa langue et faisait semblant d'avoir quelque chose d'autre à regarder que moi, un magazine qu'elle feuilletait à l'envers, en haussant les sourcils, comme si ma

réaction lui importait moins que la mission dont elle s'était auto-investie de m'informer de ce que disaient *les gens*.

Ma mère désapprouvait mes choix de vie tout en les défendant mordicus en public, auprès de ces fameux *gens* qui n'étaient autres que ses six sœurs avec qui elle était en contact téléphonique quasi permanent. Pour couper court aux rumeurs, elle parlait de nous comme d'une famille *atypique*. Chelsea quittait le foyer pour travailler de neuf à dix-sept heures tandis que je m'occupais de notre enfant, de la cuisine et des tâches domestiques, en tout cas de celles qui ne nécessitaient pas 10/10 à chaque œil ; cette inversion des rôles traditionnels n'impressionnait personne dans le monde exclusivement libéral où nous évoluions mais ça continuait à *faire bizarre* pour ma mère, née dans les années 1960, de voir *monsieur* en tablier quand *madame* rentrait le soir, dans une maison où flottaient les arômes de plats mijotés et les effluves de lessive fraîche.

Chelsea et moi nous étions rencontrés à New York lors d'un vernissage dans la galerie où travaillait une amie, sur la 25<sup>e</sup> Rue. Nous avions passé la nuit, une chaude nuit d'été, à déambuler dans Manhattan en discutant. Parfois, je m'arrêtais pour regarder sa mâchoire de profil ; elle continuait de me contredire sur tel ou tel point en marchant, sans se rendre compte que plusieurs pas nous séparaient désormais.

## SAFARI

porte, à pas comptés, espérant jusqu'à la fin que j'allais crier STOP !, le prendre dans mes bras et changer le cours de l'histoire.



# Safari

Sabri  
Louatah

« Il faut être deux pour jouer à cache-cache. » Voilà ce qu'entend le narrateur en recouvrant ses esprits après qu'il a cru perdre son fils de quatre ans dans la serre tropicale de Chicago où ils se promenaient. Cette voix qui lui parle, c'est celle de Gabriel, le jeune homme qui a retrouvé son petit gargon. Mais c'est aussi *exactement* la voix de son père, disparu sans laisser de trace il y a bientôt vingt ans. Hasard ? Hallucination ? Pour le découvrir, le narrateur cherche à se lier d'amitié avec Gabriel jusqu'à l'obsession et enregistre sa voix à son insu. Pour la première fois depuis deux décennies, sur fond de fêtes de Noël, entre sa mère fantasque et sa femme psy, des souvenirs précis de son père, sujet tabou dans la famille, lui reviennent. Mais l'énigme de sa disparition se remet alors à brûler au centre de sa vie, menaçant de tout embraser. Avec *Safari*, Sabri Louatah signe un roman « américain », à la fois haletant et existentiel, sur la paternité et la présence envahissante dans nos vies de ceux qui nous ont quittés.

*Sabri Louatah est né à Saint-Étienne en 1983 et vit aujourd'hui aux États-Unis. Il s'est fait connaître en publiant les quatre tomes des Sauvages, véritable succès traduit dans le monde entier et qu'il a également adapté en série pour Canal +. Safari est son sixième roman.*